

Yan Giguère, *Visites libres*, VU photo, Québec, du 11 octobre au 10 novembre 2013

Julie Gagné

Number 97, Spring–Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

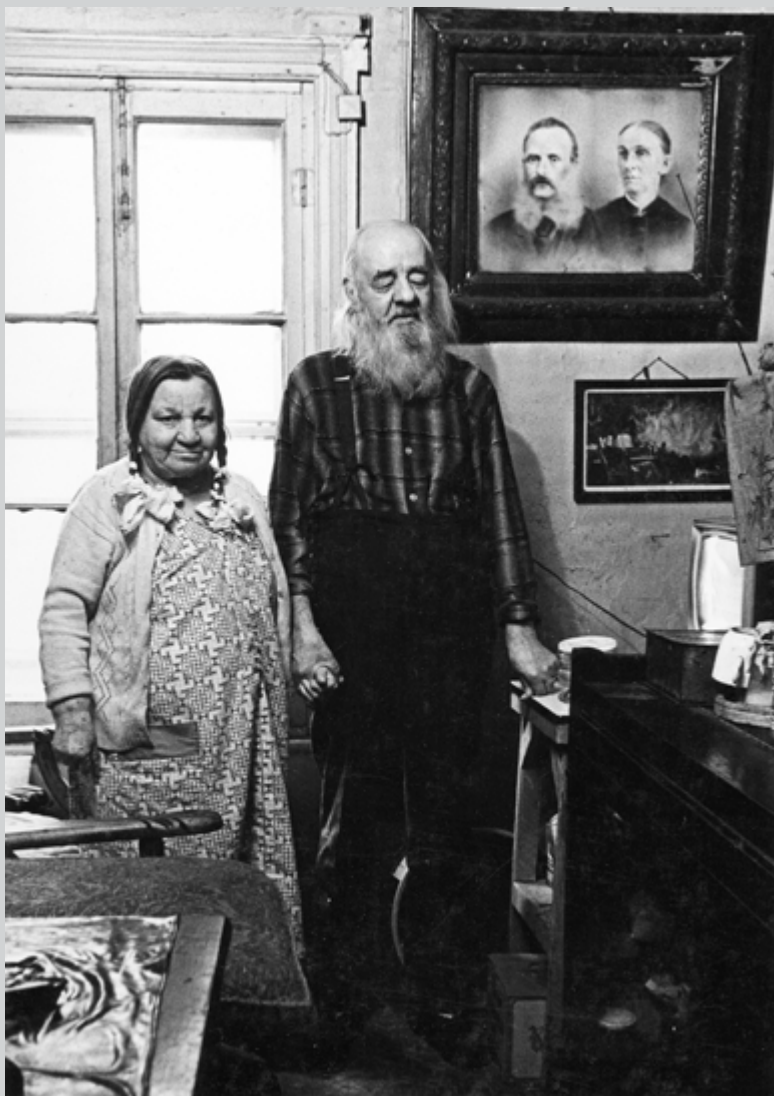
1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagné, J. (2014). Review of [Yan Giguère, *Visites libres*, VU photo, Québec, du 11 octobre au 10 novembre 2013]. *Ciel variable*, (97), 95–96.



M. Charbonneau, aveugle, et sa cousine Rose, sourde, rue Hôtel-de-ville, Montréal, 1973, permission du Musée McCord

sous forme de mosaïques constituent une suite d'instantanés de la vie de famille où se mêlent culture d'ici et héritage vietnamien. Beaugrand-Champagne photographie des personnes qui, bien que cadrées dans des milieux saturés de signes distinctifs d'une culture donnée, n'en demeurent pas moins premièrement des individus, irréductibles à la position qu'ils occuperaient dans une typologie sociale posée comme *a priori*.

Dans le projet sur les gens de Montréal, en cours depuis 2004, Beaugrand-Champagne prolonge sa démarche d'identification et de personnalisation. Il s'agit ici encore de portraits en pied ou en plan moyen de personnes posant dans leur milieu habituel. Pas d'objectivité ici, mais la présence discrète et pleinement assumée d'une photographe qui travaille avec ses sujets à la production d'une image. Car il s'agit bien de sujets, d'individus avec lesquels s'est noué un dialogue qui mènera à une ou plusieurs images de leur rencontre. Plusieurs traits se démarquent dans ces portraits composites. Dans un premier temps, la photographe propose souvent plusieurs vues d'un même sujet, venant ainsi miner une fois pour toutes le caractère essentialiste communément associé au portrait. Ce pouvoir que Beaugrand-Champagne accorde à ses sujets est renforcé par les textes d'accompagnement composés d'extraits d'entrevues qui ajoutent au portrait la voix des personnes qui se définissent elles-mêmes. Ces légendes constituent non plus simplement une étiquette descriptive qui viendrait surdéterminer l'image, mais une parole vivante qui n'appartient à nul autre qu'à l'individu représenté. D'autre part, apparaissent des vues d'intérieurs dénués de présence humaine. La présence de leurs occupants continue cependant de se faire sentir

dans les décors inusités qu'ils ont créés et qui sont révélateurs de leur personnalité. Nouvel élément dans cette constellation de textes et d'images, la couleur, toujours discrète, jamais décorative, qui ajoute au réalisme de la description.

Tous ces portraits individualisés viennent s'inscrire dans un vaste ensemble de fresques photographiques destinées à produire un portrait des groupes socio-culturels composant la collectivité québécoise à un moment de son histoire. Et c'est là l'un des pouvoirs de la photographie pratiquée comme outil d'investigation sociale : communiquer au plus grand nombre des points de vue personnels pleinement assumés sur le temps présent dans des images échappant aux seuls critères esthétiques et auxquelles nous pourrions nous identifier et nous référer dans l'avenir.

1 Douglas Crimp, « Appropriating Appropriation », in *On the Museum's Ruins*, Cambridge, Mass., et Londres, MIT Press, 1993, page 134. (Notre traduction.) 2 Il faut ici souligner l'intérêt grandissant pour la production documentaire de l'époque, tel qu'en témoignent les expositions *Déclat 70* et *La photographie d'auteur au Québec*, présentées respectivement à la galerie [sas] à l'automne 2011 et au Musée des beaux-arts de Montréal à l'automne 2013. Les photographies de Claire Beaugrand-Champagne figuraient dans les deux expositions.

Pierre Dessureault est historien de la photographie et commissaire indépendant. Il a organisé de nombreuses expositions et publié un grand nombre de catalogues et d'articles sur la photographie actuelle. Il a dirigé l'ouvrage *Nordicité*, publié en 2010 aux Éditions J'ai VU et regroupant un ensemble de photographies d'artistes québécois, canadiens et d'Europe du Nord et d'essais de spécialistes de l'histoire de l'art et des sciences humaines.

Yan Giguère

Visites libres

VU photo, Québec

Du 11 octobre au 10 novembre 2013

Mosaïque de mémoires. Dans une petite salle d'exposition, 260 photographies. Petites, moyennes, grandes, elles se déploient en une sorte de mosaïque, en un fleuve. Ou en une constellation. Collées les unes aux autres, elles forment une trame rythmée par les différents volumes de bois sur lesquels elles sont montées ou par des images en couleur qui viennent ponctuer, comme un souffle ou une exclamation, ce flot de photographies en noir et blanc.

Visites libres présente le (les ?) regard(s) que pose Yan Giguère sur la notion d'habitat. Sur ses significations, ses implications, ses occupants, que ceux-ci soient



Vue d'exposition de *Visites libres*, 2013, épreuves argentiques et tirages au jet d'encre

humains, végétaux ou animaux. Un habitat qui ne se limite heureusement pas à un inventaire de lieux physiques. Il est en devenir, avec ces maisons modernes anonymes en construction, ou en souvenir, comme en témoignent ces demeures anciennes à l'abandon. Il est durable ou vétuste, de bois ou de béton, rural ou urbain, naturel ou construit. Il est également image d'une migration. Celle des oiseaux qui s'envolent vers le sud, de l'escargot qui traîne sa coquille ou de ce chapiteau qui évoque nécessairement le nomadisme des artistes de cirque. Au passage, des intérieurs, du mobilier, qui viennent le personnaliser. L'habitat se fait portrait de ses habitants, marginaux ou non. On ne peut s'empêcher, en voyant ces portraits d'individus, seuls ou en groupe, de penser à la notion d'habitat mental. Au rapport entre l'individu, que l'on voit par moments dans la rue, dans la maison, dans la nature, et la communauté.

Abris de nomades, maisons anciennes, immeubles en béton des années 1960-1970, bâtiments de verre modernes nous amènent sur le terrain du passage

bébés, enfants, jeunes adultes, parents, personnes âgées. De différentes époques et milieux confondus.

Parallèlement, le passage du temps se remarque dans des photographies évoquant des transformations sociales majeures, notamment du point de vue religieux. Des idoles de céramique côtoient une imagerie chrétienne. Et on ne saurait passer à côté d'une comparaison entre ce portrait ancien d'une jeune religieuse aux images de ces manifestations du Printemps érable, qui prennent des allures de cérémonies rituelles païennes. Cela étant, si les transformations sociales semblent si marquées, c'est notamment grâce à ces images de manifestations, qui nous présentent l'époque actuelle à travers des images d'un temps déjà passé, où les gens étaient tournés vers une volonté de changement, vers, oui, l'espoir d'un avenir meilleur.

Des images d'archives se greffent à celles croquées par Yan Giguère, ce qui crée une confusion quant à l'époque de la prise des photos. Sont-elles récentes ou anciennes ? Quelques indices,



photographies rappellent les albums de famille. Ainsi, elles acquièrent chacune une allure précieuse et semblent témoigner de moments tout aussi précieux. De ce fait, les 260 photographies possèdent un caractère nostalgique fort, indéniable, puisqu'elles nous amènent à plonger dans des souvenirs.

chose qui se produit avec *Visites libres*. Ici, le temps agit comme la pensée, il jaillit indifféremment de la chronologie ou de la linéarité. L'association des images relève du regard de l'artiste, qui vogue entre correspondances formelles, leitmotivs et regards intimes. Cette manière de procéder crée une narration ouverte et formelle qui amène à se plonger dans une rêverie ou dans une contemplation et à effectuer plusieurs visites libres, justement.

Yan Giguère fait usage de motifs et sujets récurrents tels que le cercle, la ligne, le rectangle, qui viennent rythmer l'accrochage. Ces derniers agissent comme ponctuations et fils conducteurs d'une cohérence marquée par l'idée du cycle. Par ailleurs, le rythme est accentué par l'épaisseur des blocs ou des volumes de bois sur lesquels sont montées les photographies. Par ce détachement de la surface du mur, les photographies s'imposent comme objets de contemplation. Enfin, la séparation du corpus en trois parties, sur trois murs, celle du centre étant considérablement restreinte, nous permet de respirer, de prendre du repos dans cette frénésie d'images souvenirs.

Visites libres de Yan Giguère est une mosaïque. De lieux, de gens, de souvenirs, de nature, etc. Une mosaïque poétique, ouverte, qui nous amène à nous interroger sur notre habitat personnel et sur sa symbolique.

Julie Gagné est à la fois enseignante en histoire de l'art au collégial et journaliste en arts visuels. Vulgarisatrice, elle a amené ses regards sur la discipline et la fougue qu'appelle son amour du milieu au micro de CKRL 89,1 FM, à Québec, où elle anime, depuis 2010 *L'aérospatial*, une émission consacrée à l'univers des arts visuels à Québec. Elle a également collaboré à *Voir Québec* et à la revue *Inter*, art actuel entre autres publications.



Vues d'exposition de *Visites libres*, 2013, épreuves argentiques et tirages au jet d'encre

du temps. Un passage perceptible dans les divers styles ou modes de vie, mais aussi, et peut-être surtout, fortement évoqué dans ces constructions où le temps a laissé des cicatrices, parfois très profondes. Et dans les photographies, les gens aussi témoignent de ce passage, dans des portraits qui nous présentent tous les âges de la vie, nous montrant

vêtements, accessoires, aident à répondre, mais, au final, l'effet reste le même. Comme le photographe a utilisé des appareils non professionnels, datant de diverses époques, il nous amène vers un monde de contemplation de souvenirs. De par leur facture imprévisible, de par leur flou ou leurs défauts, ou la prédominance du noir et blanc, les

Leur accrochage n'est pas sans rappeler ces murs ornés de portraits que l'on retrouve chez certaines familles. Images de moments marquants, des vivants et des défunts se trouvent données à la vue et offertes à la commémoration. Ces murs sont bien souvent un voyage dans le temps qui s'effectue au gré de l'errance du regard, et c'est la même